

Chronique des deux rives
par Abdelmadjid Kaouah

Une passion à l'algérienne

Camus 1

Tout réussit à Camus, post-mortem, entre les deux rives. Une biographie bienveillante signée par le sulfureux Michel Onfray ("L'ordre libertaire. La vie philosophique d'Albert Camus", Flammarion, 2011). Celui-même qui récemment mit en pièces Freud. Le Panthéon avait été requis pour Camus par le Chef de l'Etat français en personne. Et moins tonitruante amis hautement symbolique, la toute dernière nouvelle est venue de son pays d'origine, l'Algérie. Selon une indiscretion journalistique, la maison située à Dréan, ex-Mondovi, dans l'actuelle wilaya d'El-Tarf, qui a vu naître Albert Camus, est en passe de sortir de son anonymat.

A l'occasion du 52e anniversaire de la mort de l'auteur de « L'Étranger » une plaque en marbre sera dévoilée et sur laquelle on pourra lire : "Ici est né l'écrivain Albert Camus, prix Nobel de littérature." . On remarquera la subtilité de l'inscription. Aucune référence directe à sa nationalité. Ni Français ni Algérien. C'est l'universalité de Camus qui est ainsi mise en avant par son titre de Nobel. La littérature serait t donc la vraie partie des écrivains, pourrait-on conclure.

En fait la filiation de Camus, de son parcours, de son « Combat » et de ses prises de position n'a jamais cessé d'alimenter les points de vue les plus divers et les plus tranchés. Et controverse et la polémique n'a jamais cessé. Et c'est justement à cause d'une phrase ambiguë à propos des « événements d'Algérie, selon l'expression consacrée à l'époque (avant que la représentation nationale française reconnaisse enfin que c'était une guerre) lors d'une fameuse conférence de presse...Camus une passion algérienne ou *à l'algérienne* avant tout.

Dans une « Lettre ouverte », en 1959, Taleb Ahmed El-Ibrahimi s'était adressé en ces termes à Albert Camus qu'il avait bien connu : « Si vous n'êtes pas certes notre maître à penser, du moins représentez-vous notre modèle d'écriture. La beauté de la langue nous émouvait d'autant plus que nous vous considérions comme l'un des nôtres. Nous étions de surcroît fiers que ce fils de l'Algérie eût atteint, solitaire, le rocher du succès. Pour la première fois, nous disions-nous, un écrivain algérien non musulman prend conscience que son pays, ce n'est pas seulement la lumière éclatante, la magie des couleurs, le

mirage du désert, le mystère de la casbah, la féerie des souks, bref tout ce qui a donné naissance à cette littérature exotique que nous exécrivions- mais que l'Algérie, c'est aussi et avant tout une communauté d'hommes capables de sentir, de penser et d'agir... ». Autant de lignes qui traduisent la ferveur de l'investissement placé en Camus. Et l'attente, en retour de sa part, d'un engagement sans faille dans le processus d'émancipation et de libération anticoloniales des « fils d'Algérie ». La moindre dissonance au soleil algérien résonnait comme un divorce. Malentendu de Stockholm ? Dans une autre lettre destinée à Camus, deux ans plus tôt, et Kateb Yacine interpellait son « cher compatriote » dans ces termes: « Irons-nous ensemble apaiser le spectre de la discorde ou bien est-il trop tard ?...Exilés du même royaume nous voici comme des frères ennemis, drapés dans l'orgueil de la possession renonçante, ayant superbement rejeté l'héritage pour n'avoir pas à le partager. Mais voici que ce bel héritage devient le lieu hanté où sont assassinés jusqu'aux ombres de la Famille ou de la Tribu, selon les deux tranchants de notre Verbe pourtant unique. ». Les Algériens savent que « l'enfant de Belcourt » avait parmi les premiers décrit et dénoncé la misère algérienne, circonscrit les méfaits du système colonial. On aura remarqué que Taleb-El Ibrahimy parle d'un « fils de l'Algérie » et que Kateb lui donne de « mon compatriote ». C'est plus tard, au soleil de l'indépendance que viendra la désaffection à l'égard de cet « étrange familier » et ensuite la suspicion au regard de certaines de ses chroniques algériennes sur sa position sur la question de l'indépendance de l'Algérie. Celui qui avait, courageusement, à l'époque appelé à la « Trêve civique » et qui fut conspué, insulté, n'avait jamais oublié qu'il était issu de la communauté des pieds-noirs. En exprimant sa compassion et sa solidarité de principe avec les « autochtones », Camus « solitaire et solidaire », entendait aussi sauver sa propre communauté d'un naufrage historique vers lequel l'entraînaient les « Ultras ». De l'autre côté, comme on l'a vu plus particulièrement à travers les adresses de Taleb El-Ibrahimy et de Kateb Yacine, l'attente était forte, peut-être démesurée pour Camus (avec lequel, faut-il le rappeler, Jean Sénac, son fils spirituel rompit avec fracas mais douleur). La déception fut assourdissante et donc passionnelle...

Christiane Chaulet - Achour et Jean-Claude Xuereb, à la faveur d'un colloque sur Camus à Lourmarin, dans le sillage de l'Année de l'Algérie en France en 2003 écrivaient : « Des années de guerre à celles d'aujourd'hui, la position des intellectuels algériens - journalistes, essayistes et écrivains - a oscillé entre le rejet pour les positions du citoyen refusant l'expulsion ou la marginalisation de sa communauté dans une nouvelle configuration politique et la séduction jamais démentie pour une écriture faisant vibrer au plus sensible une Algérie que chacun ressentait comme sienne. Dans ce contexte passionnel et politique de la décolonisation, toute phrase venant de Camus prenait valeur symbolique et permettait aux uns et aux autres de le vilipender ou de le reconnaître. Bien des arguments vengeurs ont été alors émis dont se sont emparés les adversaires d'une

francophonie prétendument destructrice de l'identité algérienne. ». Camus, une obsession algérienne ?

Peut-on dire que L'histoire a fait son œuvre ? La mise à distance à la fois éclairante et apaisante a-t-elle rendu aux Algériens Camus plus « lisible », mieux audible ?

En tous cas, Camus hante la littérature algérienne et le discours politique algérien jusqu'au président Bouteflika lequel, selon Jean Daniel, lui aurait récité des passages de « *Noces* » et lui a confié que la réaction de Camus (sa fameuse phrase en réponse à un étudiant algérien à Stockholm en 1957 : « j'aime la justice mais je défendrai ma mère avant la justice ».) prouve qu'il était un véritable enfant de l'Algérie et que, pour défendre sa mère, il aurait agi de même. C'était à la faveur d'un important colloque sur Albert Camus tenu à l'université d'Alger en 2005, impensable quelques années plus tôt. Sa pièce « Caligula », l'une des plus osées, montée par Stéphane Olivié Bisson a pu être donnée en Algérie il ya trois ans sans que le metteur en scène ne note de réactions particulières. On ne compte plus les ouvrages écrits par des Algériens sur Camus ou qui se mettent sous son emblème. Parmi les premiers à aller à la rencontre d'Albert Camus, l'écrivain d'origine oranais, Abdelkader Djemaï avec *Albert Camus à Oran*, préface d'Emmanuel Roblès (Michalon, 1995)

évoque les déambulations de Camus dans cette ville qui selon lui « **tourne le dos à la mer** » et « **qui s'est construite en tournant sur elle-même, à la façon d'un escargot.** ». Une quelconque sous-préfecture que distinguent cependant deux lions de marbre sculptés par un certain Caïn et lesquels « *la nuit, (...) descendent l'un après l'autre de leur socle, tournent silencieusement autour de la place obscure, et, à l'occasion, urinent longuement sous les grands ficus poussiéreux. Ce sont, bien entendu, des on dit auxquels les Oranais prêtent oreille complaisante* » écrit Camus dans *Le minotaure ou la halte d'Oran*.

Oran a aussi servi de cadre à « *La Peste* »...

Suivront , pêle-mêle, de Alek Baylee Toumi : « **Madah-Sartre: Le kidnapping, jugement et conver(sat/s)ion de Jean-Paul Sartre et de Simone de Beauvoir mis en scène par les islamistes du Groupe International Armé** », (Marsa, 1996); la lettre d'amour de Maïssa Bey : « L'ombre d'un homme qui marchait au soleil » (éditions du Chèvrefeuille étoilée, 2004). Plus récemment, le dernier roman de Boualem Sansal, « Rue Darwin » a fait l'objet d'une approche comparée avec « L'étranger » (**Sansal ou la tragédie camusienne de "L'Etranger,**(In « **Forum Free Algérie** »). L'auteur du « Serment des Barbares » s'en explique lui-même :

"Il y a des rapports avec tout et des résonances partout. Camus habitait Belcourt, au 93 rue de Lyon, à deux pas de la rue Darwin. Sa mère était aphasique. Eux aussi étaient de deux mondes. Toute sa vie Camus était dans la souffrance de ne pas pouvoir échanger avec sa mère. Que se seraient-ils dit, Camus lui-même ne le savait pas. Il était dans le même rapport complexe avec le pays (comment le nommer d'ailleurs : Algérie, France, Algérie française,

Algérie algérienne ?). Il l'aimait tant, mais pourtant il le quitte et n'y revient jamais, sauf un court moment en janvier 56 pour lancer son appel à la trêve civile. Le rapport est évident une fois qu'on le dit. Yazid et Camus sont deux étrangers, non pas seulement à leur famille et leur pays mais à eux-mêmes. Pour être soi-même il faut être dans sa vérité, en paix avec elle. Ce n'était le cas ni pour l'un ni pour l'autre."

Hamid Grine, le romancier algérien qui monte, après Gide et son café, nous donne à découvrir, dans la nouvelle maison d'édition **Après la lune** fondée en France par Yasmina Khadra : « *Camus dans le narguilé* » -que nous n'avons, hélas pas encore lu. Selon la présentation, qui en a été faite dans les médias, il s'agirait cette fois non pas de la problématique maternelle mais de l'ombre portée de l'hypothèse du père. . . Camus avait écrit à propos des deux : « *Les hommes et les femmes, ou bien se dévorent rapidement dans ce qu'on appelle l'acte d'amour, ou s'engagent dans une longue habitude à deux. Entre ces extrêmes, il n'y a pas de milieu* »

En 2003, des écrivains algériens s'était retrouvés pour une sorte de réunion de famille à Lourmarin à la double initiative de l'association qui était présidée par le poète et essayiste Jean-Claude Xuereb * (natif des hauteurs d'Alger, ami de jeunesse du regretté Jamal Eddine Bencheikh et qui connut Camus à 17 ans) .

Loin de l'atmosphère des procès en sorcellerie mutuels, le « spectre de la discorde » semblait définitivement enterré avec Catherine, sa fille, qui ouvrit aimablement la porte de la maison de Lourmarin au groupe d'écrivains qui prenait part au colloque sur « les écritures algériennes » de Camus. Avec le voyage de Lourmarin, c'était comme un retour métaphorique de Camus au pays, en Algérie son pays. *Le Panthéon de ses origines*.

Que de chemin parcouru pour tout à la fois une meilleure compréhension de péripéties tragiques - dont les fractures n'ont pas fini d'agiter, il faut le reconnaître, les enjeux de la mémoire et de l'histoire entre les deux rives-

C'est pourquoi, j'ai pris le téléphone pour annoncer à Jean-Claude Xuereb, aujourd'hui âgé de 81 ans et qui écrit depuis Avignon, ses « ultimes », me dit-il, paroles d'avenir. Dans notre prochaine chronique, nous revisiterons avec lui le « rêve méditerranéen » qui a soufflé sur les rivages de l'Afrique du Nord, dès les années trente. Et j'ai une pensée pour Catherine qui m'a fait découvrir la tombe de son père et de sa mère réunis dans le cimetière de Lourmarin où Camus avait retrouvé en quelque sorte l'Algérie.

Abdelmadjid Kaouah

*Une confusion regrettable nous a fait omettre qu'à l'époque c'était Andrée Fosty qui présidait les destinées *Les Rencontres Méditerranéennes Albert Camus*

Chronique des deux rives
Par Abdelmadjid Kaouah
Une passion à l'algérienne 2

Jean El-Mouhouv Amrouche, Albert Camus
et le 8 Mai 1945

Jean Amrouche est un prince du verbe écrit Mohammed Harbi dans sa préface à : « Jean El-Mouhouv Amrouche : déchiré et comblé » de Réjane Le Bau.

C'est l'un des plus récents titres de ses travaux consacrés à l'un des titres consacrés à Jean El Mouhouv Amrouche dont l'œuvre à l'œuvre, selon elle et d'autres chercheurs, a connu les rigueurs d'un purgatoire sans nom, causé par de multiples motifs, essentiellement politiques : ses origines algériennes pour certains, sa foi chrétienne pour d'autres ; les blessures et séquelles de lutte de libération nationale qui restent béantes et loin encore d'être circonscrites. Réjane Le Bau., inlassablement décrypté et analysé (d'abord dans une thèse : « *Jean Amrouche, itinéraire et problématique d'un colonisé 1988*) et dans divers essais la production multiforme de Jean Amrouche reconnu et honoré par les plus grandes plumes des lettres françaises , à l'instar de Gide, Claudel, Mauriac, Giono, Jacques Berque, Léopold-Sedar Senghor, Aimé Césaire, Mohamed Dib...Jean Amrouche a suscité l'admiration et l'attention les plus diverses.

De Gaulle, nous apprend Réjane Le Bau, a écrit à sa mort : « Jean Amrouche fut une valeur et un talent... Par dessus tout il fut une âme. Il a été mon compagnon » et « Kateb Yacine pouvait encore écrire : « Amrouche, cet inconnu ».

Aujourd'hui, en Algérie, après un purgatoire politique (qui nous donne à penser, dans une certaine mesure, à celui de Mouloud Feraoun à une certaine époque), Jean Amrouche peut être considéré comme l'un des pères fondateurs de la littérature algérienne de langue française, et plus largement des lettres maghrébines. Malgré quelques initiatives éditoriales (comme celle de Tell),

l'œuvre reste à mieux connaître sinon à redécouvrir. Ses *Chants berbères de Kabylie* ont une large audience et ses poèmes sont souvent cités grâce à quelques anthologies mais ses recueils proprement dit tels *Cendres* et *Étoile secrète*, demeurent introuvables en librairie le plus souvent...

Par contre, dans un entretien paru dans ces colonnes en 2010, Réjane Le Bau nous précisait **que** Jean Amrouche « est presque ignoré en France, sauf dans quelques milieux universitaires spécialistes du Maghreb, ou à France-Culture qui a succédé à la Radio Nationale où il avait travaillé pendant des années (1945-1959) et où il a fondé, notamment, un genre de critique littéraire novateur : "*les grands entretiens*" ».

Dans cette présente chronique, nous revisitons le riche et édifiant entretien à plus d'un égard que nous avait accordé Réjane Le Bau dans une mise en perspective de son engagement dans « la question algérienne » et de son rapport à un autre « compatriote » et dont la fortune et la postérité furent plus éclatantes en dépit de sa fin tragique.

En fait c'est une note en bas de page dans "*Jean El-Mouhouv Amrouche, déchiré et comblé*" de Réjane Le Bau (éd. du Tell, Blida, 2009), qui a attiré fortement notre attention. Mais avant d'aborder cette importante notation, rappelons avec Réjane Le Bau **que** Jean Amrouche, manifesta un « précoce souci intellectuel quant aux rapports entre l'Occident et le Maghreb. Cela se manifeste clairement, dès 1938, dans ses causeries à Radio-Tunis où il analyse les causes réciproques des relations décevantes entre ces deux blocs, où il prononce pour la première fois le nom de Jugurtha, où il confie ses rêves pour qu'apparaisse « l'aube d'une civilisation planétaire où seraient harmonieusement fondues toutes les valeurs que l'homme a peu à peu tirées de la nuit ». Il ne manqua de s'engager contre le fascisme et le nazisme en rejoignant la France libre du général de Gaulle qui avait installé, après le débarquement anglo-américain en Afrique du Nord, son Gouvernement provisoire à Alger alors deuxième ville de l'Empire français.

Ainsi « dès son arrivée à Alger, en 1943 » Jean Amrouche « rédigea pour les généraux De Gaulle et Catroux une note sur la politique de la France en Afrique du Nord. Le vendredi 10 décembre il fut reçu à déjeuner et questionné par de Gaulle. Edgar Faure écrit dans ses Mémoires que Jean Amrouche est un de

ceux qui a largement inspiré le Discours de de Gaulle, Place de la Brèche à Constantine, le 12 décembre 1943. Amrouche fera un compte-rendu très positif de ce Discours à Radio Alger et tout autant du Discours de Brazzaville en janvier 1944. À partir de ce moment l'allégeance d'Amrouche à De Gaulle, et sa confiance en lui pour faire évoluer la condition coloniale dans le sens de la justice est totale ».

A Alger, il est nommé à l'Office de Radio France où il intervient politiquement sur l'actualité, participe à une émission littéraire, puis dès octobre 1944, à Paris, il est nommé rédacteur en chef adjoint au Journal parlé, et collabore à des émissions d'actualité. En 1948, il lance une émission littéraire hebdomadaire « *Des idées et des hommes* » où il interroge des auteurs, commente des textes, et qui rencontra connut un grand succès. L'émission fut supprimée en 1959 par le Premier ministre Michel Debré pour des raisons politiques...

C'est justement dans la radio que "Jean El-Mouhoub Amrouche, déchiré et comblé" trouve sa genèse. Janine Falcou-Rivoire auditrice des émissions Jean Amrouche entre en correspondance avec ce lui. J. Amrouche adressera à son auditrice. Ces lettres témoignent à la fois de la personnalité d'Amrouche et atteste de ses opinions et de son engagement où de Gaulle revenu au pouvoir en entame des négociations avec le FLN. Et c'est justement intervient un rappel capital qui nous met sur les traces de cet illustre « compatriote » de Jean Amrouche, Albert Camus, juste au lendemain de la Libération de la France, au moment où il présidait aux destinées du quotidien Combat, né dans la clandestinité de la Résistance, et bien longtemps avant sa consécration par le Prix Nobel en 1957.

Nous sommes au lendemain des massacres du 8-mai 1945. En Algérie. Jean Amrouche avait entrepris en six semaines, en 1945, un périple de Tunis à Alger en se rendant à Sétif, Constantine et Tizi-Ouzou. D'après ses proches, ces événements furent pour lui un "ébranlement terrible" et entraînèrent une évolution définitive de sa pensée politique. Il en revint avec un reportage au titre significatif : « Les Algériens veulent-ils ou ne veulent-ils pas rester français ? ». Ce texte de dix pages dactylographiées, dont les trois quarts analysent, nous précisait, Réjane Le Bau, « les raisons profondes et lointaines des émeutes, auxquelles d'ailleurs, aussi bien la population que les autorités

s'attendaient. Amrouche remonte loin dans le temps puisqu'il rappelle le Projet Blum-Violette échoué et datant d'avant-guerre. Mais il insiste surtout sur les promesses récentes encore une fois non-tenues : les Ordonnances de mars et d'avril 1944 n'ont pas été appliquées, alors qu'elles allaient dans le sens de la justice et de la dignité, malgré ce qu'il nomme "le discours décisif" de de Gaulle à Constantine. Ces émeutes de la faim de l'hiver passé qu'il décrit avec précision et horreur, ne sont en premier lieu ni révoltes économiques, ni le fait de partis politiques, ni d'agents de l'étranger : elles sont, selon lui, d'abord, d'ordre moral, dues au sentiment d'injustice. Une fois encore le Gouvernement de Paris avait reculé devant les colons algériens. Il souligne qu'on ne peut garder une conquête contre la volonté d'une population dont il a mesuré l'évolution des mentalités. Il pose alors clairement la question : « Les Algériens veulent-ils ou ne veulent-ils pas rester Français ? ».

Or ce reportage lui fut refusé par le journal « Combat ». A ma remarque que ce dernier était pourtant dirigé par « l'Algérien Albert Camus », la réponse de Réjane Le Bau ne s'est pas faite attendre : « Ne disons pas l'Algérien Camus. Camus était un Français d'Algérie. Point. Le bavardage polémique à ce sujet n'a été que trop envahissant ces derniers temps. Camus avait quitté l'Algérie depuis 1942. Il y passa trois semaines du 18 avril au 7 mai 1945 et rentra à Paris le 8 mai. En apprenant les événements du Constantinois, il écrivit dans *Combat*, dont il était rédacteur en chef et éditorialiste, une série d'articles. Il y décrit longuement la misère et l'injustice qui sont le lot de la population indigène, comme il l'avait fait en 1939 dans *Alger Républicain*. Il y mettait en garde les Français d'Algérie contre la haine qu'ils soulèveraient s'ils ne rétablissent pas la justice en faisant des musulmans leurs égaux. Il signalait aussi le changement de mentalité qu'il avait observé chez les indigènes : "ils sont majoritairement contre l'assimilation", écrit-il. Après ces constats, la conclusion de Camus est surprenante, elle manque de réalisme politique puisqu'il continue de penser que la France peut encore "reconquérir" l'Algérie. Il ne sort pas du postulat colonialiste. Quant à l'article proposé par Amrouche qui serait venu après ceux de Camus, plusieurs raisons expliquent son refus : a) la conclusion de Camus est opposée à la sienne, b) il met gravement et sévèrement en cause les Français d'Algérie, et sans doute aussi, c) le peu d'intérêt de l'opinion française sur ce sujet algérien. Ce refus montre bien la difficulté d'un colonisé à s'exprimer dans la grande presse alors même qu'il est parmi les plus compétents sur le sujet ».

Né berbère Algérien, ayant grandi en Tunisie, de foi chrétienne. vivant en Français à Paris, se reconnaissait gaulliste et s'érigeant plus tard en « auto-émisnaire » entre le Général de Gaulle et le FLN, tout en étant convaincu que l'Afrique du Nord « ne trouvera son être, si elle le trouve jamais, que contre la France », Jean Amrouche lui-même n'accumulait-il pas, à son corps défendant, les paradoxes ?

Tout en mettant l'accent sur ce qui importe de retenir à ses yeux d'historien de Jean Amrouche : sa foi dans les capacités salvatrices de Gaulle et son témoignage sur les péripéties précédant les négociations entre la France et le GPRA ainsi que sa stature de Prince du verbe, Mohammed Harbi, trouve que ce dernier a manqué de sens critique sur certaines problématiques du mouvement national algérien (FLN, MNA) et exprime sa réserve quant à son recours à la notion d'holocauste pour qualifier l'horreur coloniale : « l'extermination des juifs par les nazis et la répression française contre les Algériens ne sont pas de la même nature »... Pour Réjane Le Bau, Jean Amrouche « a toujours appelé les Algériens comme les Français à lutter contre "l'anti-France", c'est-à-dire une certaine France réelle, trop souvent raciste et encore colonialiste, la distinguant de la France des valeurs universelles, à laquelle il continue d'adhérer et qu'il appelle la France mythique. Il s'était déjà fait le champion de cette thèse dès 1945 dans un article intitulé : "France d'Europe et France d'Afrique" (Lettres françaises 20/10/45) et ce sera le thème de son article du Monde (11/01/58) "La France comme mythe et comme réalité, de quelques vérités amères". Cette double appartenance a été la chance, la grâce et le drame de sa vie ».

Signe du destin, ni Jean Amrouche ni Albert Camus n'ont connu l'Algérie indépendante.

Camus meurt dans un accident de voiture le 4 janvier 1960 au lieu-dit Le Petit-Villeblevin (Yonne) ; Amrouche succombe à un cancer le 16 avril 1962 à Paris au lendemain du Cessez-le-feu ...à quelques mois de l'indépendance de l'Algérie.

Abdelmadjid Kaouah